

« François Mitterrand dans ses *Lettres à Anne (1962-1995)* :
topoi et *contre-topoi* de la lettre d'amour, de Pygmalion à Abélard¹ »

L'imposante correspondance qui a su *relier* au sens le plus fort du terme, François Mitterrand et Anne Pingeot pendant plus de trente ans, ne fera pas l'objet, pour les deux amants, d'un ouvrage posthume. Anne Pingeot en effet, convaincue par Jean-Noël Jeanneney, l'ancien président de la Bnf, a pris les devants : elle a établi et publié elle-même, quelque vingt ans après la mort de son compagnon, en 2016, le texte intégral des lettres qu'elle a reçues² (F. Mitterrand est décédé en janvier 1996 ; Anne a 73 ans au moment de la publication). Elle s'en explique au micro de J.-N. Jeanneney sur France-Culture, dans des *Entretiens* faisant office, selon son vœu, d'apparat critique. Elle y évoque son geste comme relevant d'un sentiment partagé, entre désir de respecter le silence du couple et crainte (à l'égard d'une publication véritablement posthume, c'est-à-dire après son décès à elle) « que ce ne soit pas fait correctement³ ». Elle ne justifie pas toutefois le fait d'exclure de la publication ses propres lettres ou « réponses » à l'homme aimé.

C'est donc comme juge et partie qu'elle s'attelle à cette minutieuse transcription, insérant de parcimonieux commentaires pour éclairer des passages trop sibyllins, et quelques rares lettres de proches pour souligner ou aviver des moments forts (les réactions de ses parents apprenant sa grossesse hors mariage ; un émouvant portrait par sa fille Mazarine, à 12 ans, de son père F. Mitterrand⁴). Les choix éditoriaux⁵, en dehors de quelques coupes pratiquées sur des passages sans doute trop intimes, sont pourtant bien ceux de l'archiviste ou de l'historienne, attentive en particulier à la graphie et au graphisme de l'épistolier : passages rayés ou soulignés, (ainsi, presque systématiquement, la signature : François ou F.) ; mise en page de la lettre ; en-tête du papier utilisé (majoritairement « Assemblée nationale », quelques hôtels) ; dessins griffonnés, signature d'Anne elle-même que François réutilise dans sa propre lettre (sorte de logogryphe représentant un A stylisé en forme de petit bonhomme souriant, ancêtre de nos émôticones), ou même croquis d'une ampoule allumée signalant l'accomplissement charnel (dans la décennie 1970-80).

¹ Seule photo de l'épistolier disponible dans la presse : <http://www.elle.fr/Loisirs/Livres/News/Lettres-a-Anne-1962-1995-Francois-Mitterrand-ce-fol-amant-3325892> (©Getty).

² François Mitterrand, *Lettres à Anne (1962-1995)*, Paris, Gallimard, 2016, 1276 p.

³ « Anne Pingeot, la discrète révélée », premier des cinq entretiens accordés à Anne Pingeot par Jean-Noël Jeanneney sur France-Culture, 17 octobre 2016 (podcast : <https://www.franceculture.fr/emissions/voix-nue/anne-pingeot-la-discrete-revelee-15-jeune-fille-en-voie-demancipation>).

⁴ *Lettres à Anne*, *op. cit.*, p. 1196-1197. Lettres citées désormais avec leur numéro d'ordre et leur date en italiques si elle est autographe.

⁵ *Ibid.*, p. 7.

Cette attention visuelle au manuscrit épistolaire renvoie à l'un des talents du correspondant amoureux, auteur (quasi parallèlement à l'échange des lettres) d'un journal illustré⁶ qui consigne non seulement le récit quotidien de la vie du couple débutant, mais consacre aussi les objets fétiches, les signes visuels divers qui jalonnent ses moments intimes (coupures de presse, cartes postales, billets de théâtre ou d'exposition, tickets de cinéma soigneusement collationnés, mis en page et collés en regard du texte diaristique). L'échange ainsi auréolé d'une dimension fétichiste remarquable⁷ nous permet de le rattacher à la grande tradition courtoise, voire galante, et son cortège d'objets de faveur, d'autant plus aisément que leur auteur s'inscrit volontairement dans une culture littéraire et artistique d'une grande richesse. Florence Naugrette, première critique à s'attaquer à ce vaste massif épistolaire contemporain, fait le choix significatif, dans un colloque consacré au « livre de chevet », d'étudier dans la relation l'importance de sa dimension livresque, fondée avant toute chose sur une séduction intellectuelle. L'épistolier en effet inaugure puis poursuit sa cour en offrant des livres prestigieux par leur contenu et/ou leur valeur marchande, avec la « ferveur des grandes correspondances d'amants illégitimes, tels Diderot et Sophie Volland, Juliette Drouet et Victor Hugo [...] Simone de Beauvoir et Nelson Algren⁸ ».

Comment la destinataire réagit-elle à de telles avances ? Pourquoi, malgré l'extraordinaire dissymétrie de la relation (âge, situation professionnelle, sociale, intellectuelle), un couple se forme-t-il sous la poussée essentielle de l'écriture, capable de tout bousculer, d'aplanir tous les obstacles ? Comment Anne, selon ses propres dires, a-t-elle été conduite à « accepter l'inacceptable » ?

On examinera les grandes étapes rituelles de cette entreprise de séduction hors norme dont la lettre est l'un des atouts essentiels, en montrant comment, habilement, savamment, Mitterrand

⁶ François Mitterrand, *Journal pour Anne (1964-1970)*, Paris, Gallimard, 2016. Il est fascinant d'observer certaines similitudes troublantes entre cette entreprise diaristique momentanée, à visée de séduction par le don total de soi, et celle que Denis Diderot mit en œuvre à destination de sa maîtresse Sophie Volland (un « journal » scrupuleux est tenu à l'été et l'automne 1762, mais aussi sporadiquement de 1760 à 1765, au sein d'une correspondance beaucoup plus vaste : 1759-1774, voir Odile Richard-Pauchet, *Diderot dans les Lettres à Sophie Volland. Une esthétique épistolaire*, Paris, Champion, 2007). Par ailleurs, F. Mitterrand s'est expliqué très ouvertement de son choix de n'avoir pas tenu, contrairement à certains de ses contemporains, de journal intime, dans un texte très argumenté publié en 1938 par la revue *Montalembert* (réponse à une enquête sur les journaux intimes), l'obstacle principal étant selon lui la difficulté de l'absolue sincérité, et, si elle existe, la difficulté de se communiquer à autrui (sauf à détruire ce journal), voir Pierre Péan, *Une jeunesse française. François Mitterrand 1934-1947*, Paris, Pluriel, p. 81-84.

⁷ Un exemple parmi tant d'autres : « Un grand feu craque dans la cheminée. Je boucle cette lettre. J'embrasse la colle de l'enveloppe et du timbre avec l'envie de baiser tes lettres. Le goût de toi. J'ai un tel goût de toi ! (Lettre 415, *Le 31 décembre 1968*, p. 600-601).

⁸ Florence Naugrette, « 'Je vous envoie donc le mien'. Le don du livre dans les *Lettres à Anne (1962-1995)* et *Journal pour Anne (1964-1970)* de François Mitterrand », *Livres de chevet de Montaigne à Mitterrand*, éd. Alessandra Preda et Eleonora Sparvoli, colloque international de Gargnano, Palazzo Feltrinelli, 15-17 juin 2017, LED, 2018, p. 219.

reprend et réactualise, rénove tous les grands *topoi* épistolaires. Puis on axera l'étude sur les deux grandes figures mythiques dont l'épistolier, consciemment ou non, semble s'inspirer dans cette entreprise : Pygmalion et Abélard.

On a déjà évoqué dans une autre étude⁹ combien il est rituel, dans le processus de séduction épistolaire d'une jeune personne par un soupirant cultivé, parfois un écrivain, d'entamer sa cour par le don d'un livre. De Musset à Georges Sand, de Guillaume Apollinaire à Madeleine Pagès, de Proust à Reynaldo Hahn, d'Hervé Guibert à Eugène Savitzkaya (les exemples sont innombrables), l'échange épistolaire qui soutient cette cour témoigne de cette étape « bibliophile » et de ses résultats. F. Mitterrand, Florence Naugrette l'a étudié avec soin, n'échappe pas à cette tradition / tentation :

(Le 19 octobre 1962)

Voici, chère Anne, le *Socrate* évoqué un soir à Hossegor. Édité en Suisse je n'ai pu encore me procurer l'exemplaire promis. Je vous envoie donc le mien, qui m'a souvent accompagné dans mes voyages et qui est pour moi comme un vieil ami. Dès que j'aurai le volume que j'ai commandé chez Mermod je le ferai déposer rue de la Chaise, à moins que je n'aie l'occasion de vous le remettre moi-même. Ce petit livre sera le messager qui vous dira le souvenir fidèle que je garde de quelques heures d'un bel été

François Mitterrand,
Sén. de la Nièvre,
Palais du Luxembourg, Paris VI^e¹⁰

Nous avons observé¹¹ comment cette offrande était le parfait prétexte à inaugurer une correspondance, soit pour accompagner l'objet, soit pour s'enquérir de sa bonne réception : cette amorce de contact épistolaire est, depuis des temps immémoriaux, la meilleure façon de s'introduire dans l'esprit et le cœur (bien gardés) de la personne à séduire. La littérature reflète la vie, elle l'accentue et l'intensifie. Depuis Lovelace et sa Clarisse, depuis *La Nouvelle Héloïse* et *Les Liaisons dangereuses*¹² qui reprennent l'intrigue de Richardson et le thème d'une séduction par lettres, toutes les mères mettent en garde leurs jeunes filles sur le danger d'accepter une correspondance avec un homme. L'offrande d'un livre à caractère

⁹ « Les premières lettres de Diderot à Sophie Volland : hypothèses d'un incipit revu et corrigé par l'auteur », *Premières lettres/ First letters conference*, org. Alain Kerhervé et Catherine Thomas, colloque international de Brest, 24-25 mai 2018, à paraître chez Penguin Books.

¹⁰ *Lettres à Anne*, Lettre 1, 19 octobre 1762, p. 15.

¹¹ *Art. cit.*

¹² En ce qui concerne *La Nouvelle Héloïse*, on se reportera à l'introduction qu'en propose « l'auteur » Rousseau. Concernant *Les Liaisons dangereuses*, ce titre est cité dès la 19^e lettre, *ibid.*, p. 48, à propos d'un procès que plaide l'avocat Mitterrand en faveur de Roger Vadim, auteur d'une adaptation cinématographique du roman. Le film s'appelait initialement simplement *Les Liaisons dangereuses*, reprenant le titre du roman de Laclos. Mais suite à une plainte de la *Société des gens de lettres* estimant défendre l'œuvre de Laclos, la justice demande, deux semaines après sa sortie en salles, que le film soit renommé *Les Liaisons dangereuses 1960*.

savant permet certes de désamorcer le scandale de cette première tentative. Car Anne est si jeune (19 ans - 27 ans séparent la jeune fille de l'ami de la famille qui rend visite à M. Pingéot, son compagnon de golf à Hossegor) ! Aussi Mitterrand et son Socrate font-ils merveille : « Par un génial coup de force appuyé sur une anacoluthie (“édité en Suisse je n'ai pu encore me procurer l'exemplaire promis”), le séducteur fait passer le don de son propre exemplaire pour un pis-aller (“je vous envoie donc le mien”) alors qu'en réalité l'envoi de son propre volume met la destinataire en position d'intimité obligée avec la vie spirituelle antérieure du donateur dont le livre offert est présenté comme un “vieil ami” : s'en séparer oblige la destinataire, en retour, à partager ce compagnonnage, et l'intronise *de facto* elle aussi en compagne. Au sens où l'emploie Hélène Merlin-Kajman¹³, le livre devient ainsi l'objet transitionnel de la relation¹⁴ ». On peut dire que par l'intermédiaire du livre, c'est déjà son corps qu'offre l'épistolier, comme il le fera avec toutes les lettres qui suivront cet envoi : d'où l'effort permanent de F. Mitterrand pour matérialiser, personnaliser, incarner intensément chaque lettre à l'aider de ces micro-détails évoqués plus haut : soulignements, choix d'en-tête prestigieuses, petits croquis... qui seront autant de substituts physiques de son *moi* amoureux. En matière de style épistolaire : avec Anne Pingéot, héritière d'une famille clermontoise très conservatrice, en villégiature au pays basque non loin de la villa de F. Mitterrand, le soupirant est à bonne école. Se retrouvant de plain-pied avec la bourgeoisie traditionnelle de son enfance, aux rituels, aux préjugés tenaces (environnement patriarcal, rôle soumis de la femme, maison de famille auvergnate aux effluves rurales), le Charentais devenu Parisien replonge ses racines dans son terreau natal et retrouve instinctivement le cérémonial de la lettre, dont les règles sont fixées par des *secrétaires* immémoriaux¹⁵ : brièveté, lettre comme remède à l'absence, attention courtoise à l'autre. Il satisfait donc à chacun de ces rituels sans hésiter toutefois à les subvertir, se libérant habilement de ces usages, inventant son propre protocole (comme ce « Socrate » offert devenu *son* Socrate, investi dès lors d'une charge érotique forte). Anne Pingéot a souligné dans ses entretiens ce trait de caractère qui les rapproche : au sein d'un milieu étouffant et conservateur, l'exigence d'un irrépressible besoin de liberté, celle de transgresser, de casser les codes¹⁶. Ainsi, lorsqu'il s'agit de brièveté épistolaire :

¹³ Hélène Merlin-Kajman attribue à la lecture la vertu « d'objet transitionnel » (selon la notion forgée par Donald Winnicott), dans *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature* (Paris, Gallimard, 2015).

¹⁴ F. Naugrette, *ibid.*

¹⁵ Voir par exemple Ortigue de Vaumorière, *Lettres sur toutes sortes de sujets*, Paris, 1690.

¹⁶ F. Mitterrand lui-même s'est expliqué de ce besoin de transgression dans un entretien avec Pierre Péan, au sujet de sa propre jeunesse indécise, ambiguë : « Je n'avais pas encore fait de choix ; les deux-tiers de ma pensée étaient le reflet de mon milieu, qui était de droite. Je marchais alors à cloche-pied avec, d'un pied, le conformisme de mon milieu, et, de l'autre, mon anticonformisme provoqué par une sorte d'instinct réfractaire.

Anne, j'arrête. Au cinquième feuillet, la politesse exige ! Parler avec vous me plaît, cela se voit. Quant à mon trait-baromètre, je ne vous dirai pas de quel côté il penche ! Bonsoir. Si vous venez demain je vous remettrai le texte italien. Sinon je le ferai déposer chez vous. Pardonnez-moi de ne pas vous avoir oubliée, Anne 1964.

François M¹⁷.

Voici : du romarin (de chez moi) et du mimosa (de Lohia).

Encouragé par les premières réponses, le soupirant joue les amants sages (« j'arrête ») mais pousse son avantage : énigme du trait-baromètre, qui appelle une question, offrande d'un nouveau livre « italien » ; chute en forme de pirouette (ou de paradoxe) : « Pardonnez-moi de ne pas vous avoir oubliée ». Le bouquet traditionnel n'est pas oublié (ce « salaam » cher au Balzac du *Lys dans la vallée*), mais très subtilement cet ornement ajouté en *post-scriptum* joue d'un rapprochement non encore opéré sur le plan amoureux : fleur de la villa de l'amant + fleur de la villa familiale = promesse d'une union évidente, naturelle, lisible déjà dans l'homophonie romarin/mimosa). Mitterrand est un épistolier brillant, un orateur et un rhéteur. Dans la même lettre, en dépit de sa promesse de brièveté, il occupe le terrain et a déjà développé, un peu plus haut, sa théorie (épistolaire) fondée sur la nécessité de s'écrire (mais aussi de se voir, et d'user de mille autres substituts de présence) pour remédier à l'absence et aux insuffisances du langage. C'est tout un programme déjà fort érotique, adressé à une jeune fille à peine majeure :

Vous connaissez ma théorie et j'en répète les termes : les êtres n'ont pas de moyens directs d'échange. Il faut qu'ils passent par un intermédiaire : la beauté, le malheur, l'angoisse, le plaisir... Dieu parfois. Le langage est déjà moins sûr. Il colle trop aux personnages. Un paysage, un tableau, un chant – ou bien l'espérance, le désir, ou bien la plénitude sensuelle de l'amour sont l'instrument du musicien sans lequel il n'y a pas de musique¹⁸.

Autre recommandation traditionnelle de la lettre que l'épistolier ne se fait pas faute de subvertir : s'intéresser à l'autre, s'effacer devant lui (elle) : après un bref portrait tout en grâce de la personne (déjà !) aimée (« ô ma si chère nuque tournée¹⁹ »), voilà l'épistolier qui s'épanche, confond le don et le contre-don. L'éloge de l'autre se fait dans l'éloge de soi, avec une recrudescence de « je » :

On disait à cette époque qu'on « suivait des pistes », on parlait du « rapport à ». C'est à travers le vocabulaire que je me suis révolté. Entendre parler des « belles âmes », comme on disait dans les « familles du Plateau » à Angoulême, me révoltait... » (entretien avec l'auteur, le 21 mars 1994, cité par Pierre Péan, *op.cit.*, p. 100).

¹⁷ Lettre 18, 2 et 6 janvier 1764, p. 48.

¹⁸ *Ibid.*, p. 45.

¹⁹ Lettre 14, 13 décembre 1963, p. 34.

J'ai également fort avancé les retouches de mon livre. Je m'aperçois que, vraiment, les transitions d'une idée à l'autre, d'un fait à l'autre, d'un chapitre à l'autre sont ce qu'il y a de plus difficile à composer. Je touche quand même le but. Fin janvier j'espère apaiser l'anxiété de mon éditeur²⁰ !

Même l'aveu d'amour, quelques lettres plus loin, ne peut se faire de façon simple, modeste. Il faut que l'amant se manifeste comme exceptionnel, visant la prouesse :

Quelqu'un me lirait, que penserait-il ? Que je vous envoie une lettre d'amour ? À un certain degré (le plus haut) il ne se tromperait pas. Au degré où, vraisemblablement, il se placerait, il ferait je le crains une grossière confusion²¹.

Pourtant, c'est dans un post-scriptum encadré, écrit plus bas, le lendemain soir, dans la même lettre, que le « je t'aime » arrive :

Vendredi, 23 heures

Anne, je n'ai pas ajouté un mot à cette lettre que j'avais refusé de vous remettre ce soir mais que rien n'empêche maintenant d'envoyer. Je suis triste, profondément – mais je vous aime. Je vous attends. J'espère²².

Dans cet amour non-pareil, l'épistolier cherche l'unicité du langage, associé au geste exceptionnel. Inventif, il fait progresser tel un rhétoricien la théorie épistolaire en réfléchissant à l'acte d'écrire, produisant ce langage méta-discursif avec lequel seuls les très grands épistoliers creusent leur sillon, attentifs à eux-mêmes en même temps qu'à leur intention poétique dans l'acte d'écrire, de communiquer par lettre : « Ce n'est pas une lettre que je t'écris. Je me parle et je te parle à mots entrecoupés. De longs instants s'écourent sans tracer une ligne²³ ». Au-delà même de l'échange, la lettre se conçoit donc comme un soliloque, une méditation, un libre dialogue chuchoté telle une prière, dans le silence du fidèle face à l'objet de sa vénération.

Une fois proféré ce mot transgressif et sacré, ce « je t'aime » marquant la limite d'une correspondance amicale avec ce domaine inconnu (*terra incognita*) que l'on aborde entre amants, et qu'Anne va accepter de franchir, le rôle didactique de la lettre s'accroît. Il s'agit de justifier, d'infléchir, d'adoucir une telle victoire du côté de l'utile pour la jeune fille, mais aussi pour confirmer la mission que l'homme s'est donné : convertir, former, transformer Anne, conformément à son image et à son idéal féminin. Le séducteur se fait mentor,

²⁰ *Ibid.*, p. 46.

²¹ *Ibid.*, Lettre 21, lundi 6 janvier 1964, p. 56.

²² *Ibid.*, p. 57.

²³ *Ibid.*, Lettre 146, 15 novembre 1964, p. 328.

justifiant ce rôle qui lui a permis, dès le début, d'accéder à l'intimité de sa correspondante par l'offrande liminaire et d'autres livres de prédilection²⁴.

Cet idéal, on l'a compris, passe par une formation complète qu'Anne, dans sa sensibilité et sa curiosité extrême, est toute disposée à acquérir. En 1964, l'ami de la famille est promu correspondant (au double sens du terme, d'épistolier favori et de « référent ») vis-à-vis de la jeune et nouvelle Parisienne qui sort peu, en dehors de ses cours, de l'institution puis de la «co-location » où elle vit avec des jeunes filles, comme elle, de bonne famille. Il se fait fort de lui faire découvrir un Paris invisible, d'une richesse incomparable, jusque dans ses environs. C'est ici que le Pygmalion entre en scène :

Tant de choses passionnantes nous sollicitent. Van Gogh à Auvers, la reine Christine à Ablon, le vieux Provins, les rues de Paris, Rousseau à Ermenonville, les parcs somptueux de Saint-Cloud, de Marly, Fouquet à Vaux, Anet – et tel concert, et tel tableau...Qu'une pareille énumération ne vous effraie pas ! Je ne veux pas vous mobiliser ! Mais vous voyez qu'évitant de nous occuper de nous-mêmes plus qu'il ne convient, il nous reste, donné par l'extérieur, un vaste champ de belles heures²⁵.

L'ami fidèle se met en quatre pour convoier la jeune fille dans les endroits les plus prestigieux, les plus insolites, jusqu'à faire ouvrir pour elle seule, grâce à son entregent, le château de Chantilly, fermé au public ce jour-là ! La « formation » accélérée d'Anne passe par de multiples voies, dont on observe ici les plus classiques avec le prêt de livres ou la promenade culturelle. Elle passe aussi par des listes de choses à faire, par Anne ou par le correspondant lui-même, qui tente par ce biais épistolaire télépathique, de communiquer son propre savoir, sa culture, ses impressions personnelles. Cela peut devenir une véritable « gazette » :

Petites nouvelles :

- (...) Je lis un bouquin chef d'œuvre – de Jean-Paul Sartre : *Les Mots*.
- J'avance (toujours péniblement) mon livre (*Le Coup d'État permanent*) pas chef d'œuvre et je termine deux articles, l'un pour *Combat*, l'autre pour la *Revue de politique étrangère*.
- Votre traduction de Giustiniani me plaît beaucoup. La langue est très précise [...] ²⁶.

Le lecteur est fasciné par l'opération intellectuelle que constitue cette correspondance, sorte de système des vases communicants par lesquels le puits de sciences, de lettres et de politique

²⁴ Voir <http://www.mitterrand.org/Vente-et-exposition-de-la-Bibliotheque-de-Francois-Mitterrand.html>: vidéo « Le bagage littéraire du jeune François Mitterrand » (archive INA) sur le site de l'Institut François Mitterrand.

²⁵ Lettre 18, 2 et 6 janvier 1964, p. 47.

²⁶ Lettre 23, *Genève, le 16 janvier 1964*, p. 61-62.

qu'est François Mitterrand se déverse à jet continu dans le cerveau incroyablement actif, réactif de sa Galatée. Celui-ci littéralement veille et surveille les études d'Anne, l'encourageant à passer son droit, après un apprentissage sans réel avenir dans une école d'arts appliqués, puis l'entourant de tous ses soins dans la préparation du concours de conservateur, qu'elle réussira (« Nous n'avons pas assez organisé notre vie par rapport à ce qui est, pour deux mois, l'essentiel, ton concours²⁷ »).

À maintes reprises toutefois, ce don se révèle réciproque, la relation d'enrichissement ne pouvant fonctionner à sens unique : en politique notamment, « Comment conduire son chemin au milieu de tout ça ? Plus que tu ne le crois tu m'aides. Avec toi je me sens plus sûr. Tu as l'instinct des purs²⁸ ». En effet, de manière subtile Anne n'est pas une élève servile, docile. Elle aime se montrer critique, voire caustique à l'égard de son Pygmalion. C'est même cette opposition qui fouette l'énergie du conquérant et le tiendra si longtemps en haleine (« Mon bonheur d'hier, oh Anne, m'occupe comme un vainqueur la ville qu'il a conquise²⁹ »). Anne est rebelle, même à l'égard de ce soupirant hors-norme, dont elle critique volontiers les attributs vieillissants. Sa fière Citroën DS se voit qualifier régulièrement de « pantoufle³⁰ », tandis qu'un calembour familial récurrent (partagé avec les sœurs et les amies d'Anne) désigne François Mitterrand - nom de code oblige pour respecter une certaine discrétion - du sobriquet d'« Anchois Pommier³¹ » (François premier). L'humour du personnage, qui admet volontiers ces incartades, est habile : il sait qu'il ne peut lutter contre l'accusation de l'âge et les signes parfois grotesques du pouvoir, et préfère mettre la rieuse de son côté. Mais cette indulgence, que l'on peut aussi bien qualifier d'amour immense, incommensurable, cohabite avec la volonté du Pygmalion de prendre littéralement possession de sa créature, tentation lisible à des signes presque inquiétants³² :

Mon Anne aimée, aimée, ma joie profonde, ma fleur seule et droite dans un vase que j'aurais créé et pétri, mon être de chair, de sang, de passion.
Je vous embrasse, la gorge sèche

François³³

²⁷ Lettre 518, *Latche*, 9 septembre 1970, 11h, p. 722.

²⁸ Lettre 520, *Latche*, 16 septembre, p. 727.

²⁹ Lettre 495, *Latche*, 29 juillet 1970, p. 697.

³⁰ Une plaisanterie que F. Mitterrand, beau joueur, a volontiers repris lui-même : « [...] près de Moret, j'ai arraché quelques poteaux de signalisation. Résultat : la « pantoufle » est encore à l'hôpital » (Lettre 27, *Lundi 20 janvier*, p. 77).

³¹ Entre autres nombreuses apparitions, celle-ci que l'épistolier reprend avec bonne humeur en P.S., comme sa deuxième signature, verticalement et en majuscules.

³² Explicitement : « Tu me manques. Au corps, oui, mais plus encore au cœur et à l'esprit. Cet amour se révèle totalitaire » (Lettre 301, *Château-Chinon, dimanche 16 juillet 1967*, p. 485).

³³ Lettre 400, *Hossegor*, 28 août 1968, p. 583.

Le quadruple possessif, associé à l'idée que l'on possède non seulement la femme, identifiée à une fleur, mais son contenant, son enveloppe (le vase), créée par soi-même, implique une double possession de l'individu et du moyen de le conserver, voire de l'emprisonner. On peut toutefois concevoir aussi que le regard de l'artiste magnifie cette femme devenue fleur et œuvre d'art à travers le vase qui l'enserme, la désaltère et lui donne vie. L'épistolier ne fait pas mystère de cette ambition qui, d'individuelle (faire d'Anne un chef d'œuvre) devient « commune », c'est-à-dire s'accomplit à deux, et se définit comme telle, un but en soi :

[...] Je t'aime à en avoir mal. Je me raconte une si belle histoire vécue depuis le premier instant, ce bouleversement de ma vie, cette attention émerveillée avec laquelle je t'ai regardé devenir qui tu es, semblable et différente, mais fidèle à la plus pure recherche de nous-mêmes³⁴.

Ce « tu » qui devient, de façon inattendue, un « nous », résume assez bien l'entreprise à la fois de rapt, de bienveillance et de création qui anime l'amant : lui seul sait ce que doit devenir son aimée, en a une prescience intime et tient à présider à sa métamorphose, tout en ayant conscience qu'il s'agit d'une fiction (« une si belle histoire vécue »). Enfermé lui-même dans son utopie, il ne peut qu'aller au bout de son chemin, enchaîné à sa belle captive et au destin qu'il s'est forgé.

La dimension mystique du sentiment s'affirme ainsi progressivement, peut-être d'abord par volonté de rassurer la jeune fille face à une entreprise hors-norme, puis d'être original à tout prix en faisant « prouesse » à la manière courtoise ; enfin, de plus en plus, selon une démarche qu'on ne peut s'empêcher d'admettre comme sincère, en ce qu'elle lui permet de renouer avec le jeune homme sensible qu'il fut au même âge, personnage resté probablement inaccompli. On observe en effet dans cette relation une dynamique identificatoire de la part de l'homme qui fut aussi celui qui, en 1938, « Début juin, toujours aussi pratiquant, [...] se rend à la messe à Notre-Dame-des-Champs, le 5, et fait le pèlerinage de Chartres [tout comme Anne le fera elle-même] le lendemain, avec le père O'Reilly [...]. Puis [...] participe à la Fête-Dieu au '104'³⁵ ». Ce passé commun de jeune chrétien situe l'amant au plus près de la jeune fille, il lui

³⁴ Lettre 512, *Latche*, 26 août 1970, 0h30, p.713-714.

³⁵ Pierre Péan, *op. cit.*, p. 94.

fait, dans l'expression de son amour, retrouver les mêmes mots, le même vocabulaire brûlant, mêlant l'eau fraîche³⁶ et le feu de sa foi ancienne, jamais disparue, jamais assouvie :

Je pense à toi si fortement, Anne, mon amour, que l'exprimer c'est en dire moins. Je voudrais quand même que tu comprennes que plus j'avance en toi plus loin m'apparaît la possession. On ne possède pas une âme. Possède-t-on le ciel quand on touche l'horizon ? on ne touche pas non plus l'horizon : il est toujours à l'autre bout. L'union entre l'horizon et moi c'est que je vais à lui, l'insaisissable mais fraternel ami de l'espérance. De la même manière t'aimer c'est chercher sans relâche, c'est donner jusqu'à l'épuisement de ses forces. Le feu brûle ses propres raisons d'exister. En mourant il s'accomplit. Vivre et aimer sans s'accomplir totalement n'a pas de sens. L'homme qui aime peut mourir : trop tôt ou trop tard ? Cela n'a pas de sens non plus. L'homme qui aime échappe au temps³⁷.

Au contact de cette jeune fille mystique, le jeune Mitterrand ressurgit, régénéré, évoluant en troubadour exalté (n'est-il pas, foncièrement, un homme du sud-ouest ?). Inconsciemment, l'ami de la famille tombé amoureux de la petite Anne, de Pygmalion qu'il était, se glisse dans la peau du mentor médiéval et amant d'Héloïse, un Abélard gaillard, d'avant le châtement. Peut-être parce que celle-ci, passionnée de Moyen âge, laisse tomber dans son sillage des signes de cet univers. Peut-être aussi parce que le contexte très audacieux sur le plan moral enserré l'amant dans une chape de culpabilité qu'il doit sans cesse savamment secouer, faisant valoir dans ses lettres une parole d'autorité. Quoi qu'il en soit, la correspondance se ressent de cet univers mystique presque désuet (entre Barrès et Chardonne) qui l'inspire et le nourrit, lui permettant de passer outre la transgression dans la mesure où il possède la certitude qu'avec Anne-Héloïse, cette élève unique et surdouée, il peut enfin accomplir de grandes choses.

Aussi Anne, inscrite dès 16 ans dans une école d'arts parisienne pour apprendre le vitrail, lui fait-elle cadeau, à Noël 1963, d'une de ses réalisations (contre-don symbolique au « Socrate » initiatique). Il s'agit d'une copie de vitrail effectuée à la fin du semestre, au titre tout à fait emblématique. Cette offrande de la toute jeune fille constitue un virage décisif dans la relation :

Arrivé chez moi, le premier objet qui s'offrit à ma vue, plat et rouge, sur la table de l'entrée : Françon changeur. Alors, tout a changé [...]. Écrirai-je à nouveau la gratitude qui m'a envahi devant le vitrail et la lettre qui l'accompagnait ? L'état de grâce, le fameux état de grâce [...]. Quelle merveilleuse présence ! Je ne me défends pas contre vous. Lutte-t-on contre la soif quand on approche de l'oasis³⁸ ?

³⁶ L'image mystique de l'eau désaltérante désignant la jeune fille revient sans cesse dans les passages exaltés de cette correspondance : « Ma source, ma rivière, mon galet du fond de l'eau, mon chant des joncs dans le vent de la Dronne, ma femme, mon Anne, ô poésie pure » (lettre 484, *Corbigny, 11 juillet 1970*, p. 669).

³⁷ Lettre 146, *Dimanche 15 novembre 1964*, p. 328. Ce style exalté, il est vrai, doit peut-être plus au Maurice Barrès de *La Colline inspirée* (1913) que des *Lettres* d'Abélard à Héloïse. Toutefois, il est lui-même profondément infusé par la rhétorique chrétienne, voir le premier chapitre de ce roman qui commence par « Il est des lieux où souffle l'esprit »).

³⁸ Françon changeur : « inscription figurant sur le vitrail médiéval copié » [ndE], Lettre 17, *25 décembre 1963*, p. 39.

Ce vitrail issu de la cathédrale du Mans figure un atelier de *changeur* de monnaie. Mais il existe curieusement aussi un « domaine de Françon » à Biarritz, belle demeure possédant des vitraux. L'association d'idées présidant au choix du cadeau, dans l'esprit d'Anne, a pu exister (vitrail, point de contact spirituel / pays basque, lieu de rencontre physique). Surtout, il faut noter l'allusion directe à Françon / François, personnage de « changeur », c'est-à-dire d'alchimiste, de magicien, changeant le plomb en or, éveillant, transformant les êtres, les choses et les situations. Lui-même ne s'y trompe pas, réagissant immédiatement à l'allusion : « Alors, tout a changé », répond-il bouleversé.

Plus tard, il propose, à deux, de « composer de *Riches heures* : je vous passerai de temps à autre la plume³⁹ ». Dans cette alliance mystique, Anne joue un rôle qui dépasse celui d'un simple accomplissement épistolaire ou même charnel : il s'agit d'aider l'amant, par-delà les obstacles et les difficultés, à réaliser le chef d'œuvre, l'union des corps dans une même âme, capable d'un projet suprême⁴⁰. Cette certitude est récurrente et contagieuse, elle soutiendra les amants d'une crise à l'autre. Les fréquents trajets de l'homme politique vers Château-Chinon, en passant par Nevers ou Vézelay, ponctués de haltes (seul ou à deux) encouragent ces éclairs de mysticisme et renforcent l'amant dans ses élans d'écriture. À l'hôtel du Vieux Morvan, quartier général de celui qui est devenu conseiller, puis président du conseil général de la Nièvre, quand pour une fois il se trouve couché de bonne heure, il écrit : « J'ai prié en toi, perdu dans ta pensée. Quelle beauté ce serait que de parvenir à cette union totale, que d'associer nos vies dans l'absolu, que de réaliser le chef d'œuvre qui défie l'absence et la mort. Tu t'appelles Anne et je t'aime. Je t'aime passionnément⁴¹ ». Cette « nomination » de l'amante se fait régulière (« Tu t'appelles Anne ») comme pour rappeler l'unicité de la femme choisie et réaliser une forme d'union idéale, hors mariage civil ou religieux. On trouve même fréquemment l'usage d'un vocable spécifique forgé par l'épistolier pour désigner les deux amants réunis sous un même nom, une même entité, dotés d'une vie autonome : « Annefrançois ». Ce surnom qui désigne le couple comme indivisible est martelé dans les moments d'enthousiasme ou de doute ; ainsi le lendemain, quelques pages plus loin :

(13 juillet) 0h30, Latche

³⁹ Lettre 46, *Mercredi 25 mars 1964*, p. 130.

⁴⁰ « J'ai besoin de toi (et d'encre aussi. Je prends un bic pour continuer !). J'ai besoin de toi pour devenir ce que je suis » (Lettre 417, *Le 2 janvier 1969*, p. 606).

⁴¹ Ou encore : je ne suis jamais meilleur qu'en t'aimant. Ou plutôt c'est t'aimer qui m'invite à franchir les distances qui me séparent de l'Unité » (*ibid.*, Lettre 484, *12 juillet 1970*, p. 670).

Au fond j'avais pensé sans autre problème que nous serions Annefrançois toute la vie. Ça me semblait tout naturel et je t'ai laissée dans ton angoisse et seule devant le choix. Annefrançois toute la vie. Comme je t'aimerai ! La pensée ce soir sera-t-elle assez forte ? Sentirai-je ta main sur mon front, ton souffle contre mon oreille pour échapper au mal qui vient ? Dans la nuit de Saint-Benoît cette fille merveilleuse, mon amour, m'avait guéri. Mon Anne, toi qui m'attendais très tard toute droite emportée dans l'élan mystique, viens à moi. Je t'appelle. La nuit durera-t-elle jusqu'à la fin des temps ? Je t'appelle mon amour⁴².

Cette nouvelle période dans la vie du couple connaît en effet des déchirures. F. Mitterrand ayant quitté sa villa d'Hossegor, ancien port d'attache estival près des Pingot où les amants pouvaient se rencontrer même parcimonieusement, investit dans une bergerie de l'arrière-pays, à Latche, qu'il rénove complètement. Toutefois il la destine non à sa maîtresse, mais à son autre femme, Danièle, dont il lui est impossible, eu égard à ses ambitions, à ses valeurs aussi, de se séparer. Anne ne supporte pas cette « trahison », ce que l'amant finit par admettre (« Cette maison qui t'a fait mal parce que je t'ai fait mal je la regarde comme une étrangère. Je n'ai plus de pays si tu es loin de moi⁴³ »).

Les repères mystiques sont là toutefois comme des points d'ancrage dans la tempête : l'abbaye de Saint-Benoît sur Loire (ou Max Jacob a vécu), l'un des lieux de l'illumination amoureuse originelle, est une référence récurrente des *Lettres* chaque fois qu'Anne se rebiffe, refuse de poursuivre la relation et la claustration insidieuse qu'elle implique⁴⁴. *A contrario* l'appellation surprenante de « fille » (cette « fille merveilleuse⁴⁵ »), qui revient de nombreuses fois sous la plume de l'épistolier pour la désigner, pourrait nous surprendre, étant donné qu'elle semble insister sur l'extrême jeunesse d'Anne et son célibat, source virtuelle de désunion plutôt que d'union. Mais il faut plutôt la comprendre, en dépit de la dimension potentiellement incestueuse de la relation (toujours présente⁴⁶), comme une réaffirmation mystique. On peut citer en parallèle ce fragment de la première lettre d'Héloïse à Abélard, écrite du couvent du Paraclet (Champagne) après la « catastrophe », proclamant la solidité,

⁴² *Ibid.*, lettre 495, 13 juillet 1970, p. 673.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ « Nous serions partis tous les deux. Vieille chanson ! Les haltes, les églises inconnues, l'air du soir, la nuit entrelacée, la terre qui nous appartient [...]. J'ai besoin du chagrin, du plaisir, du clocher de Saint-Benoît sur Loire, du jour resplendissant, du jaillissement de moi-même, de la lumière sur le lac, du souvenir, de l'espérance, de la foi pour communiquer avec toi » (lettre 484, 12 juillet 1970, p. 669-670). Ou encore : « Une immense douceur me possède, un désir immense de pénétrer en toi par le cœur, de ta main aussi, loyale et ferme, de tes bras pareils à ceux de Saint-Benoît, de ton langage au ton mystique des nuits sereines [...]. Fais de moi ce que tu voudras. Jamais je ne délierai le vrai serment, celui qui me scelle à toi plus qu'un sacrement, la promesse de Saint-Benoît, ou si tu veux le chant du matin de Cordes : n'oublie jamais, jamais, jamais », Lettre 543, 5 janvier 1971, p. 748).

⁴⁵ Voir aussi (chaque fois dans la prise de congé) : « Tu es ma merveilleuse fille et je t'appartiens » (Lettre 546, 4 février 1971, p. 753) ; « Je commence à sentir un peu de fatigue. Mais toi tu es ma merveilleuse fille » (Lettre 593, Lundi 26 avril 1971, p. 777).

⁴⁶ « Je suis parfois comme un enfant que tu aurais fait. L'inceste encore ! Qui a l'avantage sur tous autres vices de durer, lien de chair plus subtil que les liens du cœur » (Lettre 543, 5 janvier 1971, p. 748).

l'éternité de la relation qui l'unit à son maître et amant, entre magistère et lien filial spirituel, y compris depuis qu'elle a rejoint un collectif de « sœurs » :

[...] Tu es engagé envers nous par une dette bien plus pressante : qu'on ne nous appelle pas, en effet, tes « amies », tes « compagnes », ces noms ne nous conviennent pas ; nous sommes celles qui seules t'aiment vraiment, tes « filles » ; qu'on emploie, s'il s'en trouve, un terme plus tendre et plus sacré⁴⁷ !

Autre référence à la mystique amoureuse, dans la même lettre de crise du 5 janvier 1971 (« Il n'y aura pas de rupture, horrible, horrible mot ») : « Je ne sais d'où me vient cette disponibilité qui m'attache à toi et à toi seule parmi tous les êtres du monde, Tristan après le philtre⁴⁸ ».

Ainsi les références médiévales, spirituelles et mystiques sont-elles innombrables dans les *Lettres*, non seulement *via* la passion d'Anne pour le Moyen âge que François essaie de satisfaire par de fréquentes visites de lieux d'histoire, d'églises et de cathédrales, dont il rend compte ensuite par de fidèles récits⁴⁹ ; mais aussi *via* une mystique amoureuse qui emprunte beaucoup au schème courtois, puisque la relation elle-même s'est construite sur l'idée d'obstacle (social, spatial, voire temporel), conformément à la mystique courtoise telle que la définit Paul Zumthor⁵⁰.

Mitterrand le conquérant s'est accommodé, s'est nourri même de ce défi permanent qui a fait l'exquisité, le sublime et l'intensité de cette relation « impossible » (qu'il a contribué lui-même à rendre impossible). De même Anne, dans son besoin éperdu de liberté, s'est construite sur ce défi (à la famille, à la société, à son époque,) tout en se soumettant à la volonté de l'amant par ce don de soi qui est le lot des femmes de son milieu, auquel son éducation n'a pas pu la soustraire. C'est ce qu'elle appelle, dans les *Entretiens*, « accepter l'inacceptable ». La similitude de ce destin avec celui d'Héloïse et d'Abélard continue de

⁴⁷ Abélard et Héloïse, *Correspondance*, éd. Paul Zumthor, Paris, 10/18, coll. « Bibliothèque médiévale », 1973, p. 123.

⁴⁸ Lettre 543, 5 janvier 1971, p. 750.

⁴⁹ Un exemple parmi tant d'autres : à Bourges, cathédrale Saint-Etienne, « Nous avons visité la cathédrale (pour la cinquième fois ?), la crypte (quel beau gisant de Jean de Berry !). Puis nous nous sommes arrêtés à Plaimpied pour l'église romane, simple et droite, à Véreux, pour les colonnes-statues » (Lettre 598, Samedi 1^{er} mai 1971, p. 779).

⁵⁰ « C'est ici qu'intervient la « courtoisie », qu'instaurèrent, du vivant d'Abélard et Héloïse, quelques lignages nobles, spécialement dans l'Ouest et le Sud-Ouest de la France, et qui ne tarda pas à se diffuser dans le royaume entier, puis dans tout l'Occident chrétien [...]. Au centre du schème imaginaire et langagier où vont désormais s'inscrire des milliers de discours et le dynamisme du chant érotique (la voix parlée du désir), se pose une situation type, qui est celle de l'Obstacle. Le désir que je porte et qui me porte se tend vers un objet que, quelles que soient les circonstances et les modalités de son fantasme, « je » ne posséderai jamais dans la « joie », c'est-à-dire dans la parfaite liberté et l'intemporalité du « jeu », Paul Zumthor, *op. cit.*, p. 17-18.

frapper au-delà de la « catastrophe » qui eut lieu pour les uns et pour les autres, mais pas tout à fait dans les mêmes termes. Si l'union charnelle est récompensée, pour les deux couples, par un enfant (Astrolabe / Mazarine), puis par un mariage qu'Abélard accepte pour bénir cette union (et que Mitterrand refuse, par conformisme, par fidélité à son propre milieu), elle est punie dans les deux cas par la claustration de la femme (le Paraclet d'Héloïse / la vie recluse d'Anne). Elle est punie aussi par la castration d'Abélard, ce qui implique pour lui le renoncement aux charges et aux honneurs : « aux castrats, l'Église interdit l'exercice de toute charge pastorale ou administrative⁵¹ ». Tandis que pour F. Mitterrand, qui accède aux honneurs, la castration échoit à Anne seule (privée de vie sociale et de reconnaissance privée, voire publique) : « Il manque le sacrement social et la présence qui crée la cellule (vie quotidienne, enfants etc.⁵²) ». À Anne seule ? Quoique. Les deux amants s'accomplissent dans des vies prestigieuses, pour lesquelles il se sont soutenus mutuellement (la conquête de l'Élysée, celle du musée d'Orsay), mais tous deux en paient le prix d'une existence contrainte et silencieuse : c'est le cloître pour chacun d'eux, consacré par le sublime d'une mission politique / artistique. La grandeur de ce double destin s'explique alors et se justifie en partie par la richesse de la « cathédrale » littéraire qui le sous-tend, le rend possible, comme un édifice de pierres et de lumière rend possible et justifie le spirituel chrétien.

Odile Richard-Pauchet, Université de Limoges

EHIC, EA 1087

⁵¹ Paul Zumthor, *ibid.*, p. 24.

⁵² Lettre 444, *Hossegor*, 10 août 1969, p. 627.